

## « Les muses orphelines »

Jean-Louis Tremblay

Numéro 58, 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27377ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

### ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Tremblay, J.-L. (1991). Compte rendu de [« Les muses orphelines »]. *Jeu*, (58), 197–197.

## «les muses orphelines»

Texte de Michel Marc Bouchard. Mise en scène : Gill Champagne; assistance à la mise en scène : Geneviève Lagacé; décors et éclairages : Jean Hazel; costumes : Myriam Blais; musique : Robert Caux. Avec Simone Chartrand, Marie-Thérèse Fortin, Marie-Ginette Guay et Jacques Leblanc. Une production du Théâtre du Trident, présentée à la Salle Octave-Crémazie du Grand Théâtre de Québec du 8 novembre au 1<sup>er</sup> décembre 1990.

### pâques espagnoles

Les lumières s'allument, évoquant un tableau surréaliste qui n'est pas sans rappeler Salvador Dalí : un espace bleu, dans une lumière blafarde, s'étend à l'infini vers le nord; au premier plan, des amoncellements de sable recouvrent en partie l'esquisse d'une maison; un intérieur limité aux objets essentiels a été brossé de couleurs neutres, sur lesquelles tranche, en plein milieu de la scène, une robe rouge vif qui pend d'une malle entrouverte. Face au public, une immense galerie, sous laquelle iront se réfugier à tour de rôle les enfants devenus adultes pour caresser un souvenir, échapper à l'emprise des autres, tenter de se retrouver soi-même. (Il est cependant dommage que les comédiens doivent parcourir ce grand détour, côté jardin, pour sortir de la maison et revenir en épingle à cheveux vers l'avant-scène.)

Le duo Jean Hazel, scénographe, et Gill Champagne, metteur en scène, nous a encore une fois surpris en transcendant la vision réaliste de cette histoire, en fait invraisemblable, pour nous confronter à la dimension métaphysique des

personnages. On est en 1965, à Saint-Ludger de Milot, aux confins du Lac Saint-Jean, là où commence la toundra. C'est ici que vivent toujours deux des quatre enfants abandonnés, il y a vingt ans, par une mère qui, oubliant son mari parti mourir à la guerre, avait choisi de s'enfuir en Espagne, dit-on, avec le beau Federico, son amant, ouvrier à la construction du barrage de Péribonka. Aujourd'hui, c'est la fête de Pâques : les quatre enfants sont à nouveau réunis en ce jour anniversaire de la grande rupture qui aura marqué chacun d'eux de manière différente.

Si la malle est là, ouverte, omniprésente, étalant les robes hispanisantes de la mère, c'est que le fils Luc est revenu de Montréal. Au cours de chacun de ses voyages, toujours à la poursuite du fantôme de cette femme qu'il aime et hait à la fois, il portera ses vêtements de *noche flamenca* et tentera de fixer sa trajectoire amoureuse dans un roman imaginaire, *Correspondance d'une reine d'Espagne à son fils*. Ce personnage de Luc, qui aurait pu facilement tomber dans le ridicule, Jacques Leblanc a su le rendre avec une très grande sobriété, transmettant toute l'émotion de ce fils parti à la quête de celle qui, à la fois, lui a tout donné et tout enlevé. Marie-Ginette Guay, dans Catherine, la sœur aînée, interprétait avec une domination retenue, mais sans équivoque, ce rôle autoritaire de substitut de la mère que, depuis vingt ans, elle joue, surtout auprès de la cadette, Isabelle, personnage que Simone Chartrand, malgré un jeu sûr et beaucoup de fantaisie, n'a pu rendre crédible. Il est difficile de croire que la «pas-fine» du village, la demeurée de la famille ait l'habileté d'imaginer des plans aussi machiavéliques que ces retrouvailles de laissés-pour-compte.

En choisissant de mettre en confrontation le pouvoir de la hiérarchie familiale et celui des souvenirs, Gill Champagne nous a offert un spectacle évocateur, où chacun des protagonistes restera prisonnier de son traumatisme. Ainsi le veut la pièce : rien ne sera vraiment réglé après cette dernière rencontre de Luc, Isabelle, Martine et Catherine.

jean-louis tremblay

*Les Muses orphelines* de Michel Marc Bouchard, en reprise au Grand Théâtre de Québec par le Théâtre du Trident. «Un spectacle évocateur, où chacun des protagonistes restera prisonnier de son traumatisme.» De gauche à droite : Simone Chartrand, Jacques Leblanc, Marie-Thérèse Fortin et Marie-Ginette Guay. Photo : Daniel Mallard.

